

# Vilfredo Pareto

(1848-1923)

et les problèmes de la société contemporaine (1)

Vous voudrez bien excuser l'énoncé un peu pompeux du sujet de cette cause; ce serait faire preuve d'une hardiesse présomptueuse que de prétendre résumer en une heure une œuvre aussi dense que celle de Pareto et faire connaître, dans le même temps, la façon dont il a étudié les problèmes de la société contemporaine.

Je me bornerai donc à vous donner tout d'abord une rapide biographie; l'étude d'une vie aussi utile et remplie comporte toujours, à elle seule, des enseignements.

Puis, je tâcherai de vous présenter la personnalité intellectuelle, la figure si caractéristique de ce savant qui fut à la fois un brillant helléniste, un excellent latiniste, et le mathématicien expert dont les découvertes ont affermi certaines bases de l'économie politique contemporaine. Nous verrons alors, en jetant quelques regards sur ses œuvres principales, comment, élargissant son horizon à mesure qu'il étudiait l'économie pure et l'économie appliquée, puis le socialisme, puis la sociologie, Pareto en vint à faire sur la forme des sociétés humaines, sur les lois de leur développement ou de leur décadence, des constatations originales qui permettent réellement de mieux comprendre certains des phénomènes sociaux dont nous sommes à la fois les témoins et les acteurs, mais trop souvent les témoins aveugles et les acteurs inconscients.

Notre guide commun, au cours de cette étude, sera M. G.-H. Bousquet, dont les deux ouvrages, *Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre* et le *Précis de sociologie d'après Pareto* (édit. Payot, Paris, 1928 et 1925), constituent la meilleure des sources et le plus utile commentaire. Je leur ferai de larges emprunts et ne saurais trop conseiller à ceux que cette cause amènerait à étudier Pareto de lire les deux livres de Bousquet avant d'aborder le Cours d'Economie politique ou le Traité de sociologie.

Nous apprendrons, en lisant Pareto, quelle fut sa conception de la science et au prix de quels efforts il y resta fidèle. Je souhaite de réussir à faire apparaître sa complète probité intellectuelle, son indépendance de caractère, sa prudence de vrai savant qui n'affirme que lorsqu'il est certain de pouvoir démontrer, et je pense que vous admirerez la sagesse de l'homme qui eut d'autant plus de mérite à être modéré dans ses appréciations et ses jugements, que sa nature intime était passionnée et ardente.

(1) Texte de la conférence donnée par M. Secretan à la Société d'Economie et de Science Sociales, le 20 mai 1950.

Ne soyons pas trop surpris de constater que Pareto est peu connu en France. Sa réputation, certes, est bien établie dans le milieu restreint des économistes-mathématiciens; mais l'on parle peu de son *Traité de sociologie* et encore moins de son œuvre la plus brillante peut-être, *Les Systèmes socialistes*, où il fait usage de tous ses dons de critique et aussi de polémiste. Nous connaissons bien la façon dont on peut établir une zone de silence autour de certains noms : celui de Le Play n'est même pas cité dans le manuel de littérature où la jeunesse française d'aujourd'hui est officiellement invitée à puiser les connaissances nécessaires à l'obtention du grade de bachelier ès lettres!

Avec Pareto, nous nous éloignerons momentanément de la science sociale au sens où nous avons coutume de prendre ce mot ici. Mais la recherche de définitions rigoureuses, la délimitation stricte du domaine de telle ou telle science ne nous retiendront pas aujourd'hui.

La Société d'Economie et de Science sociales se doit, me semble-t-il, de ne négliger aucun enseignement, de n'ignorer aucune des théories qui permettent de mieux comprendre les mouvements de la vie sociale, les rapports des groupes sociaux entre eux, et de jeter quelque clarté sur les problèmes qui préoccupent tous les esprits curieux de savoir pour pouvoir agir plus efficacement, et désireux de connaître pour pouvoir mieux servir.

### La Vie

Le marquis Vilfredo-Federigo-Damaso Pareto est né en 1848 à Paris, à quelques minutes d'ici, au numéro 10 de la rue Guy-Labrosse, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement.

Son père, ingénieur civil, descendait d'une vieille famille génoise et avait été exilé d'Italie en 1815 pour ses idées un peu trop libérales et ses sympathies pour Mazzini. Réfugié à Paris, il y avait épousé une Française qui fut la mère de Vilfredo.

Quelques années plus tard, l'une de ces mesures que prend toujours, le plus tôt possible, un gouvernement réellement soucieux de dissiper les haines politiques, c'est-à-dire une amnistie complète, permit à la famille Pareto de rentrer en Italie. Le jeune Vilfredo entra dans un collège de Turin où il fit de très fortes et complètes études *classiques* avant d'entrer à l'École polytechnique. Quand il eut conquis son diplôme d'ingénieur civil, Vilfredo Pareto exerça, comme son père, la profession d'ingénieur, puis entra dans la direction d'une petite compagnie de chemin de fer, avant de devenir le directeur général d'un vaste réseau ferroviaire. Il fit de nombreux voyages hors d'Italie, notamment en Angleterre; il se passionna pour la politique, attaquant avec force le militarisme et le protectionnisme du gouvernement italien dans des articles de journaux et des brochures, dans des conférences parfois interdites ou interrompues par la police et dont il confia alors le texte à des revues étrangères, notamment à la *Revue des Deux Mondes*.

Souffrant d'insomnies, mais doué d'une mémoire exceptionnelle, il passa des nuits entières à acquérir une somme extraordinaire de connaissances, s'intéressant autant aux antiquités grecque et latine qu'aux mathématiques.

Pareto avait lu les ouvrages de Walras, le grand économiste français qui occupait la chaire d'économie politique à l'Université de Lausanne et y avait donné une forte impulsion à l'économie politique mathématique. Il entra en

contact avec le maître de Lausanne qui ne tarda pas à lui proposer de prendre sa succession, en 1893. Le Département de l'Instruction publique et des Cultes du Canton de Vaud envoya une délégation à Fiesole pour offrir à Pareto le poste de professeur extraordinaire, qu'il occupa sans tarder. Un an après, Pareto était nommé professeur ordinaire. Il avait alors quarante-cinq ans.

Certains de ses biographes lui reprochent d'être « venu bien tard à la science » ! La vérité est que Pareto tira un large profit des expériences qu'il avait faites comme ingénieur, comme directeur de compagnies de chemin de fer, comme écrivain politique, et même comme candidat malheureux à des élections. Il avait acheté des rails pour ses chemins de fer, fait exécuter des travaux sur des plans établis par lui, fixé des prix, élaboré des tarifs, traité avec un personnel nombreux; les descriptions incomparablement précises qu'il donna plus tard des divers mécanismes économiques qu'il avait ainsi vu et fait jouer s'en ressentent fort heureusement.

Quand il accepta la chaire de Lausanne, Pareto avait le sentiment que sa lutte pour le libre-échange et pour faire admettre par ses compatriotes certains des principes économiques qu'il considérait comme irrefutables, était vaine et qu'il emploierait plus utilement son temps à « étudier la science ». La chaire de Lausanne représentait pour lui la tranquillité et la possibilité de travailler en paix. Pareto trouva d'ailleurs à Lausanne autre chose encore que la tranquillité : il y trouva, parmi ses collègues de la Faculté de Droit et dans la société lausannoise, un milieu qui le comprit, auquel il donna beaucoup, mais dont il subit aussi l'influence. Dans maint passage du Cours qu'il rédigea à Lausanne, on sent une sincère sympathie pour le libéralisme, la modération et le civisme qui inspirèrent, en général, la politique suisse sur le plan fédéral ou cantonal; et plusieurs fonctionnaires et magistrats du canton de Vaud ou de la Confédération, qui furent ses élèves, restèrent fortement marqués de l'empreinte que son enseignement laissa dans leur esprit. Son *Traité de Sociologie* a été traduit de l'italien par M. Pierre Boven, qui occupe actuellement le siège de procureur général du Canton de Vaud.

A aucun moment d'ailleurs, Pareto ne se retire du monde; il suit avec attention les mouvements sociaux et politiques dans tous les pays. De 1896 à 1897, il rédige et publie son *Cours d'Economie politique*. En 1906, il publie son *Manuel d'Economie politique*, puis l'élaboration du *Traité de Sociologie*, paru en 1915, l'absorbe de plus en plus.

En 1901, il fait un cours à Paris à l'Ecole des Hautes Etudes, puis un autre à Bologne.

En 1917, lorsque l'on fête à Lausanne son jubilé de vingt-cinq ans, où l'économiste Charles Gide représente la France, Pareto n'est encore guère connu que dans le monde des économistes; la grande notoriété internationale ne lui est acquise que par la suite, notamment du fait qu'il passe, bien à tort, pour s'être converti au fascisme. Nous verrons plus loin ce qui en est de cette prétendue conversion.

Le gouvernement fasciste lui proposa, il est vrai, d'être délégué de l'Italie à la Société des Nations pour les questions touchant le désarmement; il dut refuser à cause de son état de santé. On peut regretter de n'avoir pas vu la rencontre de cet homme riche d'expérience, tout imprégné de savoir, de logique, de bon sens et de réalisme, avec les politiciens, généralement de classe... moyenne, qui eurent à traiter du désarmement à Genève!

Pareto fut enfin nommé sénateur du Royaume en 1923, mais mourut quelques mois plus tard, à soixante-quinze ans. C'est sur les bords du Léman, à Céligny, qu'il fut enterré. Sa tombe porte cette seule inscription : « Vilfredo Pareto, 1848 à 1923. »

### L'Œuvre

Entre le *Cours d'Economie* (1897) et le *Traité de Sociologie* (1915) s'insère, chronologiquement, une œuvre de critique à la fois économique et sociologique, les *Systèmes socialistes*. C'est par son étude du socialisme que Pareto a été peu à peu amené à l'étude de la sociologie. On voit naître dans les *Systèmes* plusieurs des conceptions qui seront développées plus tard dans le *Traité de Sociologie*. Ce qui est caractéristique, c'est que dans toutes les œuvres de Pareto, qui comprennent aussi un nombre considérable de brochures, d'articles de revues et de journaux, dans des périodiques de France, de Suisse, d'Italie, d'Angleterre, d'Argentine, on retrouve la personnalité singulièrement originale, le caractère qui souvent pourrait être dominé par la passion, mais qui toujours se ressaisit, l'ardeur à chercher le vrai, à le diviser en éléments pour mieux l'analyser, qui donnent l'unité à son œuvre entière et créent une lointaine analogie avec l'une des œuvres les moins systématiques de la littérature, avec les *Essais* de Montaigne.

Il importe, pour bien saisir la portée de l'œuvre de Pareto, de connaître un peu ses idées philosophiques. A la différence de Le Play, avec lequel il a des points communs, Pareto n'a, semble-t-il, pas de convictions religieuses, ou, s'il en a, il n'en parle pas. Il veut être homme de science, édifier une théorie scientifique de l'économie comme de la sociologie et se défend d'avoir en vue aucun but pratique, moral ou national. Trop intelligent pour être anti-religieux, et trop bon observateur des faits pour méconnaître ou ignorer l'influence des sentiments religieux sur les phénomènes sociaux qu'il observe, il sépare intentionnellement le domaine de la science où seules interviennent la logique, l'observation et l'expérience, du domaine du sentiment où l'expérience objective ne peut être faite.

Pareto n'entend toutefois, en aucune façon, substituer au sentiment la Raison ou la Science. Il souligne au contraire, dans toute son œuvre, l'immense importance du sentiment et n'attribue à la science aucune supériorité; il limite son domaine pour mieux le protéger et insiste à maintes reprises sur cette idée qu'il n'a pas d'autre but que celui d'arriver à déterminer, dans la mesure où cela est possible, par l'examen des faits et des rapports entre les faits, ces uniformités que l'on appelle les lois scientifiques. Pareto précise :

L'auteur qui expose certaines théories, désire généralement que chacun les admette car, en lui, le rôle du chercheur de vérités expérimentales et celui de l'apôtre se confondent. Or, associer l'utilité sociale d'une théorie à sa vérité expérimentale est justement un des principes que nous repoussons.

On voit tout de suite la différence fondamentale des conceptions de Le Play et de Pareto. J'insiste d'autant plus sur cette différence que je ferai ressortir plus loin l'analogie de certaines des observations et des conclusions des deux auteurs. Cette différence — puisque pour le moment c'est d'elle que nous nous occupons — s'explique en grande partie par la formation intellectuelle et

morale des deux hommes, par les dates, par leurs tempéraments et leurs origines. Le Play reçoit son éducation première, forme son esprit, en arrive à préciser ses conceptions de base soixante ou soixante-dix ans avant Pareto, dans un milieu catholique et pratiquant. Les économistes et les sociologues de son temps mêlent encore tous à leurs préoccupations scientifiques des préoccupations pratiques, morales ou nationales.

Pareto, lui, arrive à la pleine possession de sa doctrine et à la maturité de ses conceptions au moment où la notion de science pure se précise, se dégage de tout ce qui lui est extérieur; il contribue lui-même à cette évolution et l'on peut dire que, dans le champ d'études qu'il s'est assigné, c'est lui qui la provoque et la détermine. Son œuvre ainsi marquée une date dans l'histoire des sciences sociales (1).

### L'Économiste

Nous ne pourrions étudier ici, ni seulement résumer, les idées de Pareto économiste. L'essentiel est de connaître l'esprit qui anime chaque ligne de ses écrits, cette recherche passionnée de la connaissance du réel, ce désir brillant d'enseigner la réalité, de la rendre captive pour mieux l'étudier, désir au service duquel il met sa prodigieuse culture, essayant de toutes les méthodes, et finalement s'arrêtant aux mathématiques qui lui permettent, mieux que tout autre moyen, d'atteindre son idéal d'exactitude, de précision...

Jamais d'ailleurs Pareto ne s'enferme dans une tour d'ivoire; il n'est pas le savant décrit par René Benjamin, qui s'enferme « dans une cellule stérilisée pour y pondre des idées pures »; et l'on voit cet homme qui a consacré son œuvre à la recherche et à l'élaboration de théories économiques, à éliminer toute notion subjective étrangère à la science, se jeter fréquemment dans la mêlée de la politique économique, écrire des articles de journaux ou, fort de ses connaissances, de son savoir et de son expérience, il démontre, par exemple, l'incapacité de l'État à gérer économiquement des entreprises industrielles, fait apparaître lumineusement l'effet déprimant qu'exerce sur le salaire certaines lois dites de protection sociale, ou expose les avantages que vaudrait à l'Italie (en 1898) un régime « qui assure l'ordre et le respect des lois et celui de la propriété privée, plutôt qu'un régime d'exaltés qui lui préche la mégalomanie, qui étouffe le pays sous le double poids du militarisme et de la protection douanière ».

Pareto rend, dans son *Cours*, l'immense service de donner la notion précise de l'objectif que doit avoir la science économique, c'est-à-dire trouver les lois auxquelles sont soumis les phénomènes et les trouver par l'observation des faits. Avant Pareto, l'économie politique retarde sur les autres sciences; on y confond l'économie pure et l'économie appliquée; on néglige les relations de mutuelle dépendance des phénomènes économiques. Sur les bases jetées par Walras, Pareto groupe les résultats partiels obtenus par son prédécesseur, les critique, les met au point et fournit une incomparable leçon de méthode, en même temps qu'il donne l'exemple d'une grande modestie. Jugant lui-même son œuvre dans la préface du *Manuel*, il se reproche de s'être laissé entraîner à formuler

(1) V. notamment sur ce point l'excellente page de G. H. Bousquet dans *Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre*, Payot, Paris, 1928, p. 39.

certains jugements dont il n'a pas donné la démonstration scientifique et qu'il aurait dû exclure d'un cours qui ne visait qu'à étudier scientifiquement les faits...

Pareto est l'un des économistes qui poussèrent le plus loin l'effort pour faire comprendre que les réactions de l'*homo œconomicus* de l'économie pure ne suffisent pas à expliquer les actes de l'homme tout court, que les mobiles qui font agir l'homme sont à la fois multiples et complexes.

C'est peut-être dans le *Cours* qu'il révèle le plus l'étonnante étendue de sa culture qui lui permet, par exemple, comme le relève Bousquet, de citer dans un chapitre sur le mouvement de la population, et de citer fort à propos Tacite, Aristophane, Juvénal, Platon, Aristote, Plutarque, Hésiode, Polybe, Pétrone, Hérodote, Ovide et Strabon, à côté de la plupart des auteurs modernes ayant traité le même sujet!

### Pareto et le Socialisme

Ayant maintenant acquis quelques notions sur la vie de l'homme, et sur sa philosophie, marqué de quelques traits infiniment trop sommaires — hélas! — ce que fut son œuvre d'économiste, nous allons suivre la chronologie.

En 1898, Pareto aborde la sociologie par l'étude du socialisme. Ses *Systèmes* sont l'œuvre où apparaissent le plus certains aspects particuliers du talent de l'auteur, sa verve brillante, sa malice, l'acuité de son esprit critique et son style plus ferme que fluide, mais qui est toujours l'expression la plus adéquate d'une pensée vigoureuse.

Pareto se propose, dans cet ouvrage, d'étudier les faits réels qui ont favorisé l'établissement de certains systèmes sociaux, quels sont les raisonnements dont on a fait usage pour justifier ces systèmes ou ces projets de systèmes, de rechercher si les prémisses de ces raisonnements sont tirées de l'expérience et si les déductions en sont logiques.

Il constate qu'aucun système d'organisation sociale n'a pu laisser la propriété privée intégralement au propriétaire, de même qu'aucun n'a pu l'abolir entièrement; mais entre ces extrêmes, se placent un nombre considérable de systèmes. Ceux que Pareto qualifie de *socialistes* sont tous ceux qui ont pour objectif principal de restreindre le plus possible la propriété privée. Parmi ces systèmes, il établit des distinctions entre ceux qui cherchent à abolir toutes les catégories de propriété privée, ceux qui n'éliminent que celle des moyens de production — c'est-à-dire la plupart des socialismes modernes — et ceux qui, tout en maintenant la propriété privée des moyens de production, éliminent la propriété privée des produits, systèmes dans lesquels on laisse produire la richesse par les particuliers, pour s'en emparer ensuite au moyen de l'impôt, comme le fait le socialisme d'Etat.

Une citation fera voir, plus clairement que tout, l'esprit et la méthode de Pareto, son désir d'aller au fond des choses et de ne pas prendre l'apparence pour la réalité :

La restriction de la propriété des moyens de production est plus rare, en réalité, que la restriction de la propriété des produits. La production sociale ou collective de la richesse n'a pas souvent donné de bons résultats... Mais l'expérience a démontré que l'on peut enlever aux producteurs, sans trop les décourager et sans se heurter à une trop vive résistance, une portion notable de la richesse qui est leur propriété; cela doit

s'entendre autant des travailleurs que des capitalistes. Autrefois à Rome, les maîtres laissaient aux esclaves, sous forme de pécule, une partie de la richesse que ceux-ci produisaient. Aujourd'hui des régimes de socialisme d'Etat abandonnent de même aux capitalistes une partie du fruit de leurs capitaux. Dans un cas et dans l'autre, le problème à résoudre consiste à déterminer quelle est la partie du produit qu'il convient de laisser aux individus pour que leur zèle soit suffisamment stimulé et que la somme que l'on prélève sur eux atteigne un maximum. Enlever à l'esclave tout le produit de son travail n'était pas pour le maître le moyen d'avoir un revenu considérable, pas plus que déposséder complètement les capitalistes n'est, pour un gouvernement socialiste, le moyen de tirer le maximum de produit. Rendre collectives les entreprises n'est pas jusqu'à présent, sauf en des cas exceptionnels, le moyen d'en augmenter la production. Il vaut mieux les laisser aux mains d'entrepreneurs privés et dépouiller ceux-ci d'une partie de la richesse qu'ils produisent. Il est évident qu'il ne convient pas de tout leur prendre, car alors ils cesseraient de travailler et de produire. La plupart des organisations de socialisme d'Etat ont précisément péri faute de modération; les prélèvements sur la classe capitaliste, d'abord modérés, ont été toujours en augmentant jusqu'à ce qu'ils aient détruit une partie notable du capital mobilier existant, découragant l'esprit d'entreprise, mis des entraves à la production, et par là amené la ruine économique du pays.

Pareto classe les systèmes socialistes dans trois catégories principales : les systèmes religieux, fondés sur le sentiment, les systèmes métaphysiques, fondés sur la raison, et les systèmes scientifiques. Pareto note : « Il est entendu que cette classification n'a rien d'absolu et qu'il y a bon nombre de systèmes qui appartiennent en partie à une catégorie, en partie à une autre. » On voit le souci qui l'anime de ne pas établir un classement trop rigide qui pourrait se révéler comme n'étant pas strictement conforme à la réalité. C'est une sorte de prudence où se reconnaît la science probe qui, plus elle avance dans la connaissance des réalités qu'elle étudie, plus elle constate leur extrême complexité.

Comparant les applications qui ont été faites des différents systèmes socialistes ainsi classés, Pareto note :

Nous verrons que, de tous les systèmes, ce sont les systèmes religieux qui ont eu le plus d'applications pratiques. Ce fait est remarquable, car il implique le fait que pour changer une organisation sociale, il faut changer aussi le caractère des hommes. Or la passion religieuse est l'une des plus grandes forces qui puissent effectuer ce changement. C'est la seule dont les effets soient aussi intenses en sens contraire que ceux de l'instinct égoïste qui pousse l'homme à se procurer la plus grande somme de jouissance avec le moins d'efforts possible.

Si l'on admet que l'observation de Pareto est juste et fondée, on comprend mieux pourquoi les militants du marxisme relèvent si souvent leurs exposés ou leurs appels d'affirmations qui présentent toutes les caractères d'une profession de foi pure et simple. « La doctrine de Marx est toute-puissante, car elle est juste », a écrit Lénine...

C'est tout naturellement à l'étude du marxisme que Pareto consacre les plus longs chapitres de ses *Systèmes*. Le marxisme, chacun le sait, a, en fait, supplanté aujourd'hui tous les autres socialismes. Attaché comme il l'était à l'observation de la réalité vivante, Pareto ne pouvait manquer de rechercher les causes de ce succès presque universel d'une doctrine qui est très vague sur certains points, mais qui est dotée d'une incontestable force de pénétration. Il voit ces causes dans le fait qu'il y a, en réalité, deux doctrines marxistes :

l'une formulée dans le *Manifeste du Parti Communiste* publié en 1848, l'autre exposée dans le *Capital*, dont le premier livre fut publié en 1867 par Marx lui-même, tandis que les livres deux et trois ne furent édités qu'en 1885 et 1894 par Engels.

Autant le *Manifeste* est facile à comprendre et à lire, autant le *Capital* est difficile à saisir et nécessite une interprétation et des commentaires. Ainsi se sont formées les deux doctrines marxistes : la doctrine vulgaire et la doctrine savante; l'une accessible à tous, l'autre réservée aux initiés. De cette dernière, Pareto dit : « Les marxistes parlent avec dédain des gens qui ne comprennent pas Marx; mais comme ils ne s'accordent nullement entre eux, il faut bien admettre que les gens qui ont le malheur de ne pas entendre exactement ce que Marx a voulu dire, ne sont pas sans excuse. »

Voici, à titre d'exemple, un passage de l'analyse de la doctrine marxiste relative à la valeur :

Marx veut démontrer que la valeur est mesurée par la quantité de travail, qu'elle n'est que du travail cristallisé et il dit des produits qu'en tant que cristaux de cette substance commune [le travail], ils sont réputés valeurs. Pour voir si cela est vrai, nous devons examiner si la valeur varie ou ne varie par proportionnellement à la quantité de travail, en supposant naturellement que cette expression : « quantité de travail » ait un sens, ce qui est loin d'être démontré. La quantité de travail a un sens objectif quand il s'agit de travail homogène, de même nature. Par exemple : pour creuser un certain fossé, il faut tant de journées de terrassier. Mais ce sens n'existe plus quand les travaux sont hétérogènes, de nature différente. Si la même valeur correspondait à des quantités de travail différentes, il est clair qu'on ne pourrait pas admettre l'égalité des deux choses. Or Marx élimine, par des moyennes, précisément ces variations que l'on veut étudier. Le raisonnement, ainsi, tourne en cercle.

Une première objection qui se présente à l'esprit est celle-ci : une marchandise ayant un prix unique provient d'ouvriers qui, plus ou moins habiles, plus ou moins actifs, ont mis plus ou moins de temps à la fabriquer. Marx s'empresse de prendre une moyenne et l'objection tombe : « On pourrait s'imaginer que si la valeur d'une marchandise est déterminée par le *quantum* de travail dépensé pendant sa production, plus un homme est paresseux ou inhabile, plus sa marchandise a de valeur, parce qu'il emploie plus de temps à sa production. Mais [dit Marx] le travail qui forme la substance de la valeur des marchandises est du travail égal et indistinct, une dépense de la même force. La force de travail de la société tout entière, laquelle se manifeste dans l'ensemble des valeurs, ne compte par conséquent que comme force unique, bien qu'elle se compose de forces individuelles innombrables. Chaque force de travail individuelle est égale à toute autre, en tant qu'elle possède le caractère d'une force sociale moyenne et fonctionne comme telle, c'est-à-dire n'emploie dans la production d'une marchandise que le temps de travail nécessaire en moyenne, ou le temps de travail nécessaire socialement. »

Il faut noter cette phraséologie, ce flot de termes vides de sens qui font perdre de vue le point essentiel de la question. Qu'est-ce que « ce travail égal et indistinct » ? Comment devons-nous nous y prendre pour mettre ensemble le travail de Michel-Ange et celui d'un sculpteur incapable, et en tirer un travail égal et indistinct ? Le travail de Molière et celui de l'abbé Cottin étaient-ils égaux et indistincts ? En tout cas leurs produits étaient bien distincts. Faut-il prendre une moyenne entre ces deux produits ; et que sera ce monstre ? Qu'est-ce que la force de travail de la société tout entière ? S'il s'agissait d'un seul et même travail n'exigeant que la force matérielle, cela pourrait se comprendre. Tous les hommes d'une société, employés à pomper de l'eau, élevant tant d'eau à une telle hauteur, ils produisent une certaine quantité de kilogrammètres : voilà la force de travail de la société. Mais quand il s'agit de travaux hétérogènes, comment pouvons-nous les additionner ? Quelle est la force de travail d'une collectivité composée d'un Alexandre Dumas et d'un copiste, d'un Pasteur et d'un

preneur de taupes, d'un Edison et d'un idiot? C'est se payer de mots que de parler d'une force sociale moyenne.

L'avance des minutes m'oblige à amputer cette citation où apparaissent en même temps la force du raisonnement, la profondeur de l'analyse et cette sorte d'ironie malicieuse qui se rencontrent d'une façon si caractéristique dans les parties de son œuvre où Pareto procède à la critique d'une thèse, d'une doctrine ou d'une théorie.

Une à une, Pareto examine les formules économiques sur lesquelles s'est édifiée la doctrine marxiste : celle de la richesse non-gagnée, celle de la plus-value, celle du sur-travail, celle de la *valeur*, dont il n'est pas exagéré de dire qu'il la réduit à néant.

Après avoir fait la critique de l'œuvre économique de Marx, Pareto observe : « Quels que soient les motifs qui ont agi à l'origine pour faire des œuvres de Marx et d'Engels les écritures saintes du socialisme, ce choix une fois fait est conservé par force d'inertie et parce que les religions en général ne peuvent pas changer explicitement les bases sur lesquelles elles reposent. » Et il ajoute : « Les congrès socialistes ne sont pas des académies fondées dans le but de découvrir des théorèmes de science pure; ce sont avant tout des assemblées ayant un but pratique, des parlements du parti ouvrier marchant à la conquête du pouvoir, et de la nouvelle élite qui veut déposséder l'ancienne. »

Examinons encore certaines des théories sociologiques de Marx en suivant Pareto. L'une de ces théories est la théorie matérialiste de l'histoire.

Selon l'interprétation vulgaire de cette théorie, la conception matérialiste de l'histoire consiste à tout expliquer par les conditions économiques dans lesquelles vit un peuple, l'histoire de ce peuple étant considérée comme entièrement déterminée par ces conditions. L'insuffisance de cette explication de l'histoire apparaît au premier examen : les conditions économiques déterminent les autres phénomènes sociaux, mais ceux-ci réagissent à leur tour sur les conditions économiques; dans la réalité, il y a mutuelle dépendance entre les uns et les autres.

Pourquoi cette interprétation vulgaire a-t-elle été admise et propagée? C'est parce qu'elle est favorable, dans l'esprit de ses inventeurs, à la propagation. En effet, si l'on objecte au socialisme que certains caractères mentaux de l'homme rendront difficile la pratique du collectivisme, la théorie matérialiste (interprétation vulgaire) leur permettra de répondre que ces caractères mentaux de l'homme sont exclusivement déterminés par les conditions économiques et que si l'on modifie ces conditions économiques et que l'on institue fonctionnellement régulier du collectivisme!

En regard de cette interprétation populaire que Marx s'abstint de combattre parce qu'elle était favorable à la propagation de ses doctrines, Pareto expose l'interprétation savante de la conception matérialiste de l'histoire. Cette interprétation savante nous rapproche de la réalité; elle tend à se confondre avec le déterminisme historique et voit, dans l'histoire, des faits dont il s'agit de découvrir les rapports. Elle est, en somme, la conception objective et scientifique de l'histoire.

De Thucydide à Taine, bien des historiens ont essayé de s'engager dans cette voie et de discerner les rapports des faits entre eux en dehors de toute idéologie. Pareto, avec son honnêteté fondamentale, reconnaît que Marx et

Engels ont eu le mérite d'établir ainsi des principes dont on n'avait encore souvent qu'une idée confuse; mais il constate aussi que l'interprétation savante, à laquelle le matérialisme demeure étranger, n'est, au fond, pas plus favorable au socialisme qu'à toute autre doctrine!

En résumé, Pareto se livre sur la partie économique de l'œuvre de Marx à une critique si rigoureuse et efficace que l'essentiel en est profondément ébranlé. Il reconnaît, d'autre part, avec son habituelle bonne foi, que la partie sociologique de l'œuvre de Marx est très supérieure, c'est-à-dire beaucoup plus conforme à la réalité des phénomènes étudiés.

Quoi qu'il en soit, la valeur et la portée des conclusions de Pareto sur le marxisme, le ton ironique sur lequel elles sont parfois formulées, l'irrespect dont elles témoignent à l'égard d'une doctrine érigée en religion par ses adeptes, contribuent sérieusement à expliquer qu'il en soit, en somme, fort peu parlé dans les milieux socialistes, communistes ou sympathisants et même dans certains milieux intellectuels...

L'une des théories marxistes que Pareto étudie avec un soin particulier est celle de la lutte des classes. La lutte des classes, comme les autres, a fait l'objet d'une interprétation populaire et d'une explication savante. Selon la première, il n'existe que deux classes : celle des capitalistes et celle des prolétaires, la classe des prolétaires devant détruire celle des capitalistes. D'après la seconde (l'interprétation savante), il n'y a pas seulement deux classes, mais un grand nombre; il n'y a pas qu'une seule forme de lutte, celle de la destruction directe, mais il y en a plusieurs, parmi lesquelles la concurrence économique. La thèse populaire est trop sommaire pour être exacte, mais la thèse savante est évidemment conforme à la réalité, à l'expérience. Aux yeux de Pareto, l'existence de la lutte des classes ne saurait être mise en doute scientifiquement; elle est l'une des formes de la lutte pour la vie qui s'exerce entre individus et entre groupements humains et qui produit ce résultat nécessaire : la sélection. Chaque groupe ne peut compter que sur ses propres forces pour la défense de ses intérêts et Pareto reconnaît ce qu'il y a de vrai dans la formule employée par Marx dans le *Manifeste* : « L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre de ces mêmes travailleurs. » A quoi Pareto ajoute : « Il y a un autre côté de la question que l'on néglige entièrement et qui est une conséquence logique des principes posés, c'est que la défense des intérêts de la bourgeoisie ne peut être l'œuvre que de cette même bourgeoisie! » Pareto porte aussi son attention sur les *moyens* employés dans la lutte des classes; il étudie leur influence sur la prospérité de la société. Il note que l'emploi direct de la violence a tendance, dans les sociétés civilisées, à devenir plus rare entre individus, mais qu'il reste d'autant plus fréquent entre classes. « La violence, dit Pareto, quand elle vient de groupes assez nombreux, est vue avec plus d'indulgence que quand il s'agit d'individus isolés. » Il cite, à l'appui de cette affirmation, de nombreux exemples de cas où toute latitude a été laissée, en France, à des grévistes, d'user de violence sans avoir à subir la moindre sanction. Je rappelle que ces observations ont été faites il y a cinquante ans. Les événements dont nous sommes chaque jour les témoins permettraient à Pareto, s'il vivait encore, d'enrichir sa collection d'exemples!

Il relève la différence qui existe entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne, les lois réprimant la violence et les infractions au droit étant encore appliquées dans ces deux derniers pays, de quelque part qu'elles viennent. Relevons cette observation bien typique :

Renoncer à faire usage de la force pour empêcher la violence (illégal), c'est laisser le champ libre à la violence, c'est donner une prime aux impulsifs et aux dégénérés, c'est mettre obstacle à l'œuvre de sélection à laquelle nous devons toute notre civilisation. Pour vivre dans un pays civilisé, il faut, même quand on a l'honneur d'être gréviste, s'habituer à voir un gendarme sans être animé des sentiments desordonnés que assaillent un taurau à la vue d'une étoffe rouge. On ne rend nullement service aux classes populaires en les poussant, par l'impunité, à s'abandonner à de pareilles passions antisociales !

Pareto revient maintes fois sur cette idée que la capitulation des classes dirigeantes devant les violences ouvrières n'est pas conforme à l'intérêt de la classe ouvrière. Il constate que cette capitulation est généralement la conséquence d'une déformation ou d'une dégénérescence du sentiment de la pitié ou de la charité, déformation qui se traduit par les déclarations humanitaires des classes supérieures.

La résistance de l'élite au pouvoir, dit Pareto, lorsque celle-ci sait défendre avec justice et équité ses droits, force les ouvriers à acquiescer sur soi-même qui seul peut rendre inutile la tuelle; en outre, cette résistance endigue le courant, elle l'empêche de se porter là où il ne peut conduire qu'à des catastrophes. Ainsi, l'on peut dire que dans un pays, l'évolution s'accomplira dans un sens d'autant plus favorable au bien-être général que les différentes classes sociales déploieront toutes d'autant plus d'énergie pour défendre leurs droits et sauvegarder leurs intérêts. Si l'une de ces classes déserte son poste de combat, non seulement elle marche à sa ruine, mais encore elle fait le mal de toute la nation.

Cette citation m'amène à mentionner, encore l'importante théorie de la *circulation des élites* à laquelle Pareto consacre de nombreuses pages. Le mot d'élite est pris ici dans le sens de classe détenant le pouvoir, sans qu'aucune signification morale soit ajoutée au terme d'élite.

Les élites ne durent pas indéfiniment; leurs descendants dégénèrent plus ou moins rapidement. Ce fait peut se vérifier dans toutes les sociétés connues. L'élite a donc besoin de se renouveler par un apport venu des classes inférieures. Ce mouvement ne se produit pas d'une façon régulière; un arrêt ou un retard dans cette circulation peuvent avoir pour effet d'augmenter le nombre des éléments dégénérés que renferment les classes qui possèdent encore le pouvoir et d'augmenter le nombre d'éléments de qualité supérieure que renferment les classes inférieures. Dans ce cas, l'équilibre social devient instable. La décadence de l'élite se manifeste généralement par une élosion d'humanitarisme, alors qu'une nouvelle élite pleine de vigueur se forme dans les classes inférieures. « Toute élite qui n'est pas prête à livrer bataille pour défendre ses positions est en décadence; il ne lui reste plus qu'à livrer sa place à une autre élite ayant les qualités virtuelles qui lui manquent. »

Le Play a eu lui-même l'intuition du phénomène dont Pareto fit l'analyse méthodique et la théorie. Il fait allusion, maintes fois, à cette circulation des élites. Il écrit par exemple, à propos de la prévoyance : « C'est elle surtout qui provoque, dans toutes les organisations sociales, l'émancipation des classes inférieures, et qui, dans l'Occident, élève sans cesse à la classe bourgeoise les ouvriers moraux et prévoyants. » Ou encore : « Ces classes dirigeantes issues de nos révolutions et même celles qui sortent chaque jour de la classe ouvrière... » Pareto considère que les syndicats ouvriers rentrent dans les groupements les plus aptes à créer et à former des élites. Il constate qu'en Angleterre ils y ont réussi. De fait, les syndicats anglais sont aujourd'hui au pouvoir ou exercent une partie du pouvoir. Les événements et les faits montreront dans

quelle mesure, dominant leurs passions et libérés de certaines idéologies, harcelés au surplus par une opposition qui se renforce et s'organise, ils réussiront à s'y maintenir.

Lorsque les syndicats ouvriers ont réussi, par leurs efforts éducatifs, à justifier certaines de leurs prétentions, quel est le devoir particulier qui s'impose aux entrepreneurs, c'est-à-dire aux patrons? Dans l'esprit de Pareto, pas de doute; ils doivent créer des associations aussi fortes que les associations ouvrières, formant leurs adhérents à leurs devoirs particuliers avec autant de soin que le font les associations ouvrières. « On observe, dit Pareto, d'une manière très générale, dans les grèves, que les ouvriers et les patrons *transigent plus facilement* là où ils sont mieux et plus parfaitement organisés. »

C'est là une observation dont l'exactitude est prouvée et confirmée par de nombreuses expériences faites dans les Pays Scandinaves, aux Pays-Bas, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, où les conventions conclues entre associations patronales et ouvrières spécialement constituées en vue de la réglementation des conditions de travail sont, le plus souvent, très scrupuleusement respectées de part et d'autre et réussissent à faire régner pendant des périodes souvent assez longues une tranquillité presque complète.

Pareto considère la création des associations ouvrières comme la tentative la plus sérieuse qui ait été faite pour la protection des travailleurs, protection qui, il faut bien le reconnaître, se trouvait nécessaire. Jusque-là, rien qui ne soit conforme à l'opinion la plus généralement admise de nos jours au sujet de la liberté d'association des travailleurs. Mais où Pareto se sépare de l'opinion qui a cours aujourd'hui, par exemple en France, opinion d'ailleurs exprimée dans la législation, c'est qu'il est absolument opposé à toute restriction de la liberté des patrons de ne pas employer des ouvriers syndiqués. « S'il est utile, dit Pareto, que les ouvriers puissent s'associer, il l'est de même que les patrons puissent choisir leurs ouvriers comme ils l'entendent »; les socialistes prétendent actuellement que les patrons doivent observer rigoureusement les contrats qu'ils ont avec leurs ouvriers tandis que ceux-ci ont le droit de n'en tenir nul compte s'il leur plaît de se mettre en grève. Les socialistes sont fort indignés de ce que, en Allemagne, la loi impose aux deux parties contractantes le respect des engagements. On a vu maintes fois des syndicats ouvriers persécuter et réduire à la misère des membres dissidents. En France, on a proposé une loi pour punir les patrons qui auraient l'audace de ne pas vouloir employer les services des ouvriers membres de syndicats. Le raisonnement que l'on fait pour défendre cette mesure est des plus singuliers : la loi, donc, a donné aux ouvriers le droit de se syndiquer; le patron qui refuse d'employer des ouvriers syndiqués porte donc atteinte à leur liberté et doit être puni! En Angleterre, les ouvriers, comme tous les autres employés, ont le droit de former autant de sociétés qu'ils veulent; les patrons, de leur côté, peuvent prendre ou ne pas prendre à leur service qui bon leur semble. Je ne sais si le régime actuellement en vigueur en Grande-Bretagne est resté fidèle à cette notion essentiellement libérale.

Pareto n'a pas peur de la liberté, dont il constate les effets favorables particulièrement en Suisse, en Belgique, aux U. S. A. où l'on trouve la liberté d'association la plus complète sans qu'il en résulte le moindre inconvénient. Il admet le droit de grève presque sans restrictions.

Pareto ne marque qu'un faible intérêt pour les divers moyens par lesquels on a tenté et tentera encore d'ajouter au salaire une participation aux résultats

de l'exploitation des entreprises. Il note fort justement, semble-t-il, que l'intérêt de l'ouvrier est essentiellement d'avoir un salaire qui lui donne satisfaction sans avoir à subir les aléas des résultats de l'entreprise qui les paie et sans qu'un temps trop long s'écoule entre le moment où un travail est achevé et celui où le travailleur perçoit sa rémunération.

Pareto n'a pas vécu assez longtemps pour assister aux discussions byzantines sur la participation des employés à la gestion des entreprises qui, depuis quelques années, se font entendre. Toute son œuvre permet d'admettre, ou tout au moins de supposer, qu'il eût envisagé avec scepticisme ce que l'on appelle aujourd'hui « l'association du capital et du travail ».

Mais nous voilà déjà sortis du domaine de l'économie par l'étude du socialisme; nous en sommes arrivés, en suivant la pensée elle-même de Pareto, à examiner bien d'autres problèmes que ceux de l'économie, c'est-à-dire que posent les actions des hommes pour se procurer des biens économiques, et nous en arrivons par cette voie à l'œuvre proprement sociologique de Pareto.

### Le Sociologue

Le *Traité de Sociologie* n'a rien de didactique. Ce n'est pas un essai

de détermination des différentes structures sociales. Pareto y recherche principalement les mobiles qui poussent les groupes à l'action, puis y donne une idée approximative de la forme réelle des sociétés humaines, forme qui, sous des apparences diverses (monarchie, démocratie, république, dictature, etc...), reste sensiblement la même. On retrouve toujours une équipe qui gouverne, une masse intermédiaire, une classe populaire, la plus nombreuse. Pour entrer en contact avec la réalité sociale, Pareto recherche si l'homme agit, en général, logiquement comme il le fait en matière économique. Le banquier, par exemple, instruit par l'observation des mouvements des changes, choisit pour acheter telle monnaie étrangère dont il a besoin le moment où elle a le cours le plus bas. Mais d'autres mobiles poussent l'homme à accomplir des actions que Pareto appelle les actions non-logiques, par opposition aux précédentes. Le même banquier qui, logiquement, achète du dollar au cours le plus favorable, refusera de s'asseoir à une table où sont déjà placées douze personnes, pour prendre l'exemple le plus rudimentaire d'action non-logique.

Les actions non-logiques sont les plus nombreuses; elles sont dictées par des sentiments, des états psychiques que l'on trouve chez tous les hommes et qui sont, pour ainsi dire, constants. Ce qui varie, ce sont les explications que donnent les hommes, explications que Pareto nomme les « dérivations », tandis qu'il appelle les instincts profonds qui poussent à l'action : les « résidus ».

Les dérivations sont donc les explications, d'apparence logique, par lesquelles l'homme explique ou justifie les actes motivés en réalité par les résidus (1). Pareto classe les résidus dans six et les dérivations dans une dizaine de catégories. Pour lui, le problème fondamental de toute recherche sociale ou historique est de découvrir les résidus sous l'apparence ou sous le masque des dérivations. Pareto fait rentrer, par exemple, dans la quatrième catégorie des résidus, le besoin d'uniformité auquel l'homme donne satisfaction en agissant

(1) La doctrine de Pareto sur les actions non-logiques est exposée avec une parfaite clarté dans le *Précis de Sociologie* d'après *Vilfredo Pareto*, déjà cité, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> parties.

sur soi-même, par exemple en suivant la mode, ou en agissant sur les autres pour leur imposer l'uniformité. Tentons de construire, d'après cette doctrine, un exemple tiré de la vie actuelle. Il est question aujourd'hui d'enseigner dans les écoles primaires de certaines de nos provinces le dialecte qui y est parlé depuis les temps anciens... Un groupe d'individus et de corporations fort respectables les uns et les autres s'est constitué pour lutter contre cet enseignement ou contre son organisation par l'Etat. Il paraît clair et évident que cette opposition a pour mobile ce besoin d'uniformité dont Le Play a dit : « La tyrannie de l'uniformité est l'une des formes redoutables de cet esprit d'intolérance qui s'aggrave chez nous, sans relâche, depuis un siècle. »

Les fauteurs de cette opposition se servent de diverses « dérivations » pour expliquer avec une apparence de logique leur opposition. Ils se servent de celles que Pareto classe dans la troisième catégorie, c'est-à-dire de celles qui consistent à invoquer l'intérêt collectif de la nation. L'Académie française a formulé le désir que cet enseignement des dialectes ne soit pas donné à l'école primaire et que « l'unité intellectuelle et nationale de la France soit ainsi sauvegardée ». L'examen des faits et l'expérience démontrent, semble-t-il, irréfutablement que l'enseignement du dialecte alsacien ou breton ne saurait compromettre l'unité intellectuelle et nationale de la France. Et les craintes qu'exprime à ce sujet M. Georges Duhamel (*Figaro* du 5 mai) paraissent particulièrement mal fondées lorsque l'on tient compte de l'expérience de la Suisse où trois langues (et non des dialectes) sont officiellement et constitutionnellement en usage depuis plus d'un siècle, et où une quatrième langue (le romanche) a été reconnue, elle aussi, il y a quelques années, comme langue officielle : or il est notoire et patent que jamais, en Suisse, le sentiment de l'unité nationale n'a été aussi fort qu'aujourd'hui!

Telle est l'une des théories que Pareto édifie sur un nombre considérable d'observations et qui lui permet de conclure, d'une multitude d'exemples tirés de l'histoire, que par l'étude des actions non-logiques on se rapproche d'une connaissance plus réelle de la société. Cette étude révèle que la forme réelle de la société varie moins qu'on ne pourrait le croire si l'on s'en tenait aux seules manifestations verbales des hommes. D'où résulte aussi que l'histoire doit prêter une attention particulière à l'examen des résidus, et qu'elle est l'un des éléments les plus indispensables de la connaissance et de la compréhension des faits sociaux. Voilà encore une opinion qui, si fondée soit-elle, n'est pas conforme du tout à celle que l'on professe aujourd'hui, dans certains milieux.

Il y a peu de temps, on donnait, comme sujet de composition de rédaction dans un lycée de Paris, ce texte de Paul Valéry qui, en vérité, semble plutôt être une boutade que l'affirmation d'une pensée sérieuse : « L'histoire est le breuvage le plus toxique que l'on puisse faire absorber aux peuples. » — En économie, la science moderne ou contemporaine a substitué à l'ancienne cause des phénomènes les relations de mutuelle dépendance des divers éléments de la vie économique. En sociologie Pareto s'inspire de la même conception. Il retient comme principaux facteurs de l'évolution sociale : les intérêts (phénomènes économiques), les résidus (constantes psychologiques ou de l'instinct), les dérivations (idéologies) et la circulation des élites qui provient de l'hétérogénéité sociale. Ces divers facteurs agissent les uns sur les autres par action et réaction. L'ensemble de ces actions et réactions détermine, en matière sociale,

des cycles de mutuelle dépendance, dont la succession représente l'évolution sociale, c'est-à-dire les changements de l'état social.

Après la révolution de 1789, la plupart des obstacles à la circulation des élites sont tombés; les intérêts économiques dominent; la circulation des élites devient intense grâce à la prospérité économique et l'on entre dans le cycle que Pareto désigne comme celui de la « ploutocratie démagogique ». Ce dernier cycle, comme les autres, ne durera pas indéfiniment; il affaiblit la classe dominante qui devient moins apte à user de la force pour se maintenir au pouvoir, selon le processus que Pareto a décrit d'une façon toute nouvelle et originale.

L'application de ces théories à l'Italie d'avant le fascisme faisait prévoir ce mouvement dont Pareto a pu être considéré comme le prophète, mais auquel il n'adhéra point.

Ces théories constituent au surplus, je crois, le cadre de très fécondes recherches et permettent incontestablement d'avancer dans la compréhension et l'explication de faits sociaux restés jusqu'à présent obscurs ou très difficilement explicables.

Je voudrais encore, avant de conclure, donner quelques indications sur les rapports qu'entretenait Pareto avec le fascisme.

On a dit que Pareto s'était converti au fascisme. Voyons ce qui en est :

Pareto a certainement été frappé de constater à quel point les succès initiaux du fascisme succédant à la période de déliquescence du pouvoir légal confirmaient ses prévisions. Les fascistes devaient représenter pour lui la nouvelle élite vigoureuse, dotée d'un idéal qui remplace l'ancienne élite fatiguée, incertaine, rongée par des idéologies qui l'empêchent de jouer son rôle et de maintenir pour la collectivité la stabilité et l'ordre. Un de ses biographes a écrit dans la revue *Gerarchia* en mai 1923 : « Pareto n'est pas l'apôtre du fascisme, mais il en a été le prophète. »

Pareto a lui-même exprimé clairement sa pensée dans une interview du *Secolo* (16, XI, 22) : « Je suis un savant, j'assiste au jeu, je marque les coups. Aujourd'hui que tous sont devenus les amis des fascistes, je m'abstiens d'exprimer ma pensée sur les événements. Il ne m'a jamais plu et il me déplaît toujours de faire partie du chœur bruyant des adulateurs. » En d'autres termes, il enregistre le triomphe du fascisme, il ne l'exalte pas. Bien plus, au moment où son pays a enfin un gouvernement énergique, s'il ne passe pas dans l'opposition, Pareto ressent aussitôt le besoin de défendre les libertés que ce gouvernement paraît déjà menacer : celle de la presse, en particulier. Conservant en toutes circonstances la plus totale indépendance, il écrit, en juillet 1924, dans *Gerarchia* (organe officiel du gouvernement fasciste) : « Le fascisme n'est pas bon parce qu'il est dictatorial (comme tout autre système il pourrait être rendu très mauvais par un mauvais dictateur) mais parce que jusqu'ici les effets ont été bons. Plusieurs écueils sont à éviter : ce sont les aventures guerrières, la restriction de la liberté d'opinion; il ne faut pas écraser les riches et les paysans, il ne faut pas que le fascisme se jette dans les bras de l'Eglise. Il convient que la liberté de l'enseignement n'ait aucune limite dans les universités, qu'on puisse y étudier les théories de Newton, comme celles d'Einstein, celles de Marx comme celles de l'école historique. »

Ainsi donc le critique des divers *Systèmes socialistes* dont on avait tenté de faire un « réactionnaire » parce qu'il conteste le bien-fondé des conclusions de Marx est, en réalité, un homme de science qui n'a jamais abandonné ses

principes : observer, juger des résultats, en chercher les causes, tenter de prévoir d'après les expériences déjà faites. Et ce savant est amené par sa science même à pratiquer non pas la faiblesse, mais, par raison, la tolérance et à défendre, dès qu'il les voit seulement *menacées*, les libertés essentielles de l'individu.

On ne saurait parler des rapports de Pareto et du fascisme sans toucher le point suivant : Mussolini a-t-il été l'élève de Pareto ? Son biographe G. H. Bousquet ne le croit pas (1). Il ressort toutefois de la biographie de Mussolini par Mme Sarfatti (édit. Mondadori, Milan, p. 67), que le Duce suivit les cours de Pareto à l'époque où, réfugié en Suisse, Mussolini était garçon de courses chez un modeste marchand de vins italien, à Lausanne, et occupait ses heures de loisir à s'instruire.

Les *Ecrits et discours de Mussolini* publiés par Flammarion apportent eux-mêmes une nouvelle confirmation du fait que s'il n'a pas été en rapports personnels avec Pareto, Mussolini a en tout cas étudié ses œuvres et s'en est inspiré dans la période où le fascisme accomplit son œuvre de rénovation et de création dans l'ordre économique et social.

Que, par la suite, le dictateur italien se soit abstenu de suivre les sages conseils du maître, cela ressort des faits comme du texte même de Pareto que nous avons lu. Et l'on peut dire que Mussolini n'a pas eu à s'en féliciter.

\*  
\*\*

Si l'on compare les buts visés par Le Play et par Pareto ainsi que les méthodes appliquées par eux, on constate presque autant d'analogies que de différences.

L'un et l'autre affirment ne vouloir se fonder que sur les faits. L'un et l'autre sont opposés à ce que l'on appelle aujourd'hui les idéologies, c'est-à-dire aux doctrines élaborées par la logique pure, par le raisonnement dans l'abstrait, en dehors des réalités dûment constatées et vérifiées.

Mais Le Play, plus homme d'action, a un but qui est tout aussi politique que scientifique : « A la vue du sang versé par la révolution de juillet je vouai ma vie au rétablissement de la paix sociale dans mon pays. »

*Le Play veut être un apôtre. Pareto se l'interdit.* La formule qu'il emploie ne manque d'ailleurs pas de noblesse : « La science ne recherche que la vérité ; elle n'a pas à défendre certains intérêts ou à en combattre d'autres. »

Le Play, pour connaître la réalité sociale, parcourt l'Europe à pied et la multiplicité des observations qu'il recueille lui permet de déterminer les conditions les plus favorables à la vie du groupement familial. Le Play a l'intuition, qui est, elle aussi, un merveilleux moyen de connaissance. Pareto voyage également. Mais l'histoire et le passé lui fournissent autant de données que le présent pour jeter les bases de la vaste synthèse des uniformités économiques et sociologiques qu'il ambitionne d'édifier, sans viser autre chose que l'exact et l'irréfutable...

Il cite deux ou trois fois Le Play dans son cours et ce n'est certainement pas un hasard qui l'a fait s'arrêter à la méthode des monographies où il discerne, dans le domaine particulier où Le Play opère des recherches, un effort exceptionnellement vigoureux pour saisir la réalité.

(1) *Vilfredo Pareto, sa vie et son œuvre*, Payot, Paris, p. 187.

Et si Pareto s'en tient avec rigueur à la plus stricte objectivité scientifique, il laisse bien voir ses convictions personnelles dans les nombreux articles de revues et de journaux où, à des problèmes pratiques, il suggère des solutions qui ne le sont pas moins...

Ce que les deux maîtres nous enseignent, chacun à sa façon, mais avec une égale autorité, c'est que toute doctrine sociologique qui n'est pas fondée sur une exacte connaissance des faits économiques et sociaux est sans valeur durable; c'est que, dans une société donnée, des élites vigoureuses sont indispensables pour qu'y règnent l'ordre et la paix.

Le Play parle des « gens de bien », c'est l'expression en usage de son temps.

Pareto parle des « élites », c'est le mot de notre époque...

Pour l'un et pour l'autre cette même catégorie sociale a un rôle essentiel à jouer et ne peut le jouer que si elle domine ses instincts et conserve intacte son énergie vitale, en s'opposant à tout ce qui restreint la libre concurrence et étouffe l'initiative individuelle. Une dernière citation de Pareto montre assez clairement que cet homme qui a fouillé, disséqué, analysé tous les systèmes et tous les modes d'organisation sociale connus, avait, lui aussi, une conception personnelle, une opinion humaine. Je la tire du *Cours d'Economie politique*, et je crois que nous pouvons la considérer un peu comme un avertissement que légua Pareto à ses successeurs :

« Nous estimons qu'il est utile de voir où aboutit le chemin qui, commençant par les monopoles de l'Etat, continuant par les syndicats obligatoires, l'assurance obligatoire, l'organisation collective de la production et la constitution d'un Etat-Providence conduit à la destruction de toute initiative individuelle, à l'anéantissement de toute dignité humaine et ravale les hommes au niveau d'un troupeau. »

Cette course sinuose et rapide parmi les œuvres de Pareto nous aura permis au moins d'évoquer, avec l'aide de G.-H. Bousquet, l'un des esprits vraiment originaux de la sociologie contemporaine.

Elle nous aura permis aussi de comprendre pourquoi cet auteur, malgré ses attaches françaises, n'a pas eu, en France, la notoriété qu'aurait dû lui valoir ses rares mérites : les grandes réputations, dans le domaine surtout qu'a exploré Pareto, sont plus souvent la récompense de ceux qui ont flatté Démos que de ceux qui ont attentivement scruté sa nature et dévoilé ses secrets (1).

Philippe SECRETAN.

On parle trop de révolution parmi les chrétiens. Nous avons déjà la conversion. C'était suffisant. La conversion, en effet, s'opère sous le souffle de Dieu qui touche le cœur. La révolutionnaire frappe du dehors. Au lieu de briser la carapace sclérotisée, il risque de la forger.

DON THOMAS DASSANCE.

Tous les hommes désirent la paix; mais il en est fort peu qui désirent les choses qui conduisent à la paix.

IMITATION DE J.-C.

(1) A la mort de Pareto le journal socialiste italien, l'*Avanti* rendit hommage à celui qu'il appelait le « Karl Marx bourgeois ». Mais tandis que les socialistes faisaient de Marx un dieu, les bourgeois faisaient de Pareto un héros et la mémoire de Pareto tombe presque dans l'oubli. Tant il est vrai que ceux qui cherchent à conquérir le pouvoir ne négligent rien de ce qui peut augmenter leur force, alors que ceux qui risquent d'en être expulsés négligent quelquefois les armes les plus efficaces en même temps que les plus loyales.